

LES INSCRIPTIONS DU TRÉSOR DE NAGYSZENTMIKLÓS

Les problèmes scientifiques posés par la découverte du trésor de Nagyszentmiklós¹, sont parmi les questions les plus intéressantes en même temps que les plus obscures de l'archéologie hongroise. D'après les archéologues, les motifs décoratifs de ces vases précieux remontent à des modèles persans (surtout de l'époque des Sassanides) et byzantins, mais on y constate aussi l'influence de motifs provenant d'Asie Centrale². Comme lieu d'origine de ces objets, on peut fixer avec une grande vraisemblance le territoire compris entre le Pont-Euxin et la Volga. Quant à la date du trésor, l'ancienne hypothèse de Hampel, selon laquelle elle remonterait au IV^e ou au V^e siècle après Jésus-Christ, a été abandonnée. Seul Strzygowski relègue le trésor à une époque encore plus reculée. Hampel lui-même l'a daté ensuite du VIII^e siècle. Kondakow³ le place après 864; Zimmermann⁴, entre les années 870-90, et Thomsen⁵ pense au troisième tiers du IX^e siècle, surtout parce que tous les trois attribuent au trésor une origine bulgare. Or si le trésor est vraiment bulgare, il ne peut dater, d'après leur raisonnement, que de l'époque où les Bulgares ont embrassé le Christianisme, puisque parmi ces objets précieux se trouve une coupe

(1) Cf. Joseph Hampel, *Der Goldfund von Nagy-Szent-Miklós sogenannter « Schatz des Attila »*, Budapest, 1885; Hampel, *Alterthümer des frühen Mittelalters in Ungarn*, vol. I, p. 153-161, vol. II, p. 401, vol. III, p. 288 ss.

(2) Cf. Hugo Mötefindt, *UngJbb.* V (1925), p. 364. Fehér, *Les monuments de la culture protobulgare*, pp. 124 ss., 130, Notes. 1. (Filiow).

(3) *Geschichte und Denkmäler des Byzantinischen Emails*, p. 40.

(4) *Kunstgewerbe des frühen Mittelalters*, p. 106.

(5) *Une inscription de la trouvaille d'or de Nagy-Szent-Miklós*. SamlAth., t. III, pp. 352-53.

baptismale. Cette argumentation n'est pas probante. Elle s'appuie uniquement sur le fait que le trésor a été trouvé dans un territoire qui, avant la conquête hongroise, avait appartenu aux Bulgares. Le seul fait qui mérite considération au point de vue de la date, c'est



Le trésor de Nagyszentmiklós I. (Gr. 1/5).

qu'une des inscriptions en caractères grecs (Coupe 21) ⁶ contient deux fois un B d'une forme particulière (B) pourvu d'une barre horizontale à la base. Or ce signe, comme Hampel l'a déjà constaté ⁷, ne se rencontre pas avant le IX^e siècle ⁸ (d'après Fehér ⁹, il est en usage entre 820 et 906). Pour la solution de tous ces problèmes, les différentes inscriptions du trésor sont d'une importance capitale ¹⁰.

(6) J'emploie la numérotation de Hampel.

(7) *Der Goldfund von Nagy-Szent-Miklós*, p. 54.

(8) Thomsen, *SamlAfh.*, t. III, pp. 352-53.

(9) *Les monuments de la culture protobulgare*, p. 124.

(10) Hampel, *Goldfund*, p. 46.

I. Les inscriptions en caractères grecs.

Les vases d'or de Nagyszentmiklós portent des inscriptions qui se répartissent en trois groupes.

Sur les coupes n° 9 et 10, se trouve une inscription en caractères grecs — la même sur chacune des deux



Le trésor de Nagyszentmiklós II. (Gr. 1/5).

coupes. Au fond de ces vases, on voit une croix entourée d'une inscription circulaire qui contient le monogramme du Christ. L'inscription est difficile à déchiffrer, mais on distingue nettement le mot $\Upsilon\Delta\text{A}\text{T}\text{O}\text{C}$, génitif de $\Upsilon\delta\omega\varsigma$, « eau ». C'est Bruno Keil qui l'a entièrement déchiffrée en démontrant, ce que Hampel avait déjà affirmé, que le texte entier est en grec et se rap-

(11) Hampel, *Goldfund*, p. 59 ss.; Keil : *Repertorium für Kunstwissenschaft*, t. XI (1888), p. 256 ss.

porte au sacrement du baptême¹¹. Voici la lecture et la traduction qu'il en donne :

Χρ(ιστός) μετὰ ὕδατος ἀν(θρώπους) ἀπέλυσ(ε)ν ἁ(ν)εῖς τὸ ν(έ)ον
πν(εύμα) ἁγ(ι)ον.

« Christus hat mit Wasser den Menschen erlöst, emporsendend (daraus) den neuen heiligen Geist ».

La coupe n° 21 porte une inscription d'une autre nature, qui, tout en étant écrite elle aussi en caractères grecs, est rédigée indubitablement dans une autre langue. Après quelques tentatives sans importance, cette inscription, du reste fort lisible, a été déchiffrée par Thomsen, en 1917, dans son mémoire intitulé : « *Une inscription de la trouvaille d'or de Nagy-Szent-Miklós* » (Copenhague, 1917 Acad. Danoise; v. encore SamAfh. III). Il a démontré que l'inscription est rédigée en langue turque et en a donné le texte et la traduction que voici :

BOYHΛA-ZOAPIAN-TECH-AYTETOIGH-
BOYTAOYA-ZOAPIAN-TAPPOGH-HTZIGH-TAICH

Buila Zoapan tāsī dūgātūgi

Butaul zoapan tayruyy içigi tāsī.

« Le zoapan Bouila a achevé la coupe, (cette) coupe à boire qui par le zoapan Boutaul a été adaptée à être suspendue ».

Cette interprétation donnée par Thomsen et que Mladenow et Bang¹² refusent d'admettre, est à mon avis certainement juste, sous réserve de quelques corrections.

Avant tout, je tiens à attirer l'attention sur le fait que dans cette inscription, la notation des sons s'écarte des graphies habituelles. Dans BOYHΛA le OY désigne la voyelle o, étant donné que dans les textes grecs ce nom de dignité est toujours écrit avec un omicron¹³. Dans ZOAPIAN, ZOAPIAN une voyelle est rendue par deux

(12) *UngJbb.* VII (1927), 331-37; une tentative d'explication plus qu'aventureuse chez Jelic dans le *Sirzygowski-Festschrift*.

(13) Marquart, *Chronologie*, p. 41, note; Beschewliew, *Jahrb. de Nationalmuseums*, Sofia (en bulgare) 1922-25, p. 405.

lettres. Dans ΔΥΤΕΤΟΙΓΗ l'ü de la troisième syllabe est écrit OI; cette graphie est facile à expliquer, puisque le digramme *oi* désigne, jusqu'au X^e siècle la voyelle ü et que dans les manuscrits des X-XI^e siècles les signes *υ* et *oi* sont plus d'une fois confondus^{13b}. Pourtant, cette façon d'écrire est loin d'être fréquente. Dans le mot ΤΑΓΡΟΓΗ la voyelle *u* est rendue, contrairement à l'usage général, par la lettre *o*. Au lieu de la transcription des mots turcs¹⁴ employée généralement dans les œuvres littéraires, nous sommes donc ici en face des habitudes graphiques individuelles, quoique irréprochables, d'un homme moins lettré.

Quant au nom de ΒΟΥΤΑΟΥΑ ΖΩΑΠΙΑΝ, je l'ai considéré, il y a quelque temps déjà¹⁵ — non sans hésitation — comme le nom d'un prince petchénegue. (A présent j'ose émettre cette même hypothèse avec une certaine assurance). Constantin Porphyrogénète relate dans son œuvre « *De Administrando Imperio* » (c. 37) que le chef de la tribu petchénegue nommée Τζοπάν = Čaban¹⁶, était en 889 un prince du nom de Βατά (Ἰον Βατά). Dans les noms turcs la terminaison *ul* (< *oγul*) signifie « fils de »¹⁷ par conséquent ΒΟΥΤΑΟΥΑ ΖΩΑΠΙΑΝ se lit *Bota-ul Čaban*. Il n'y a rien d'extraordinaire à ce que le nom de tribu Čaban entre dans un nom de personne. Le fait est fréquent¹⁸.

A ces considérations, je voudrais encore ajouter quelques remarques.

Le nom Βουτα = *Bota*¹⁹ correspond au nom turk *Bota*, dont on a plusieurs exemples, cf. kirghiz *Bota-qan*²⁰. Chez Constantin Porphyrogénète, ce nom est écrit Βατά, tandis qu'en ancien hongrois, il se présente sous la

(13b) Communication verbale de M. J. Moravesik.

(14) Nous avons cru devoir respecter la distinction proposée par M. Németh entre les graphies *turc* (turk différencié) et *turk* (turk commun, allemand : *köktürkisch*, hongrois : *köztörök*). Les linguistes français n'ont pas accoutumé, en effet, de faire cette distinction purement graphique. (Note de la Rédaction).

(15) *Körösi-Csoma-Arch.*, t. I, p. 225.

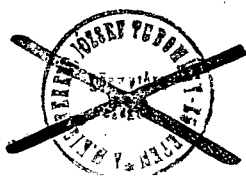
(16) Dans les textes grecs *o* désigne souvent la voyelle *a*.

(17) Thomsen, *SamAfh.* t. III, pp. 344-45.

(18) Cf. mon livre intitulé « *A honfoglaló magyarság kialakulása* », pp. 82-84.

(19) C'est la bonne leçon, cf. *Βουλα* = *Boila*.

(20) Radloff, *Proben*, t. III, pp. 69 (90). Cf. encore Houtsma, *Ein Türkisch-arabisches Glossar*, p. 29.



forme de *Vata*. Dans ces deux dernières formes l'a de la première syllabe s'explique par une alternance vocale qui remonte probablement au turc²¹. Comme appellatif le mot *bota* signifie en kirghiz, dans le dialecte du Turkestan Oriental et en tchagataï « chameau qui vient de naître, jeune chameau d'un an » (Radloff). Les noms de ce genre jouissent chez les Turcs d'une grande popularité.

De prime abord l'identité du mot ζορπαν avec Τζοπον = *Čaban* m'a paru douteuse à cause du ζ de ζορπαν, étant donné que les textes byzantins rendent généralement le ċ turc par la combinaison ζζ. Mais si l'on considère que d'une part cette inscription ne se conforme pas aux habitudes graphiques ordinairement observées dans la transcription des mots turk, et que d'autre part, tout en étant bien rare, la notation des dž, ċ d'une langue étrangère par un simple ζ n'est pas sans exemple, il faut convenir que rien ne s'oppose à l'identification de ζορπαν avec *Čaban*. De la graphie ζ pour dž, ċ je peux citer les exemples suivants²² : le nom de dignité bulgare Ητζιργουβουλτζ = *ičirgü bojla* prend dans un texte latin la forme de *Zergobula*²³; un général

(21) Exemples puisés dans un mémoire encore inachevé de M. St.-Tálasi :

ouiğ. *ayū* « poison » ~ tar. *oγa*.

ouiğ. *arqa* « dos » ~ koib. *orqa*.

alt. *ap* « hypocrisie » ~ tel. *op*.

tchag. *arγan* « cable » ~ osm. *orγan*.

osm. *av*. « chasse » azerb. *ov*.

tchag. *baqai* « le tibia du mouton » ~ tchag. *boqai* « mollet ».

kir. *balya* « marteau » tar. *bolqa*.

tchag. *baqavul* « surveillant des repas » ~ tchag. *boqaul*.

osm. *balta* « hache » ~ karT. *bolta*.

osm. *čarya* — *čoya* « le petit d'une bête ».

tchag. *čar* « cloche » ~ ouiğ. *čor*.

osm. *čanta* « sac de voyage » — tchag. *čontai*.

kir. *džaq-* — *džog-* (~ *džuq-*) « rester accroché ».

alt. *jabarya* « poulain de deux ans » ~ chor *čobarya*.

ouiğ. *jalavač* « ambassadeur » ~ tchag. *jolauč*.

tar. *qabaq* « creux » ~ osm. *qovuq*.

alt. *qajyq* « aviron » ~ dial. de Tob. *qojyq*.

tel. *qamdyt* « lézard » ~ sag. *qomdat*.

osm. *qav* « amadou » ~ tchag. *qov*.

tchag. *qav-* « poursuivre » ~ osm. *qov-*.

koib. *samnaq* ~ *somnaq* « cuiller ».

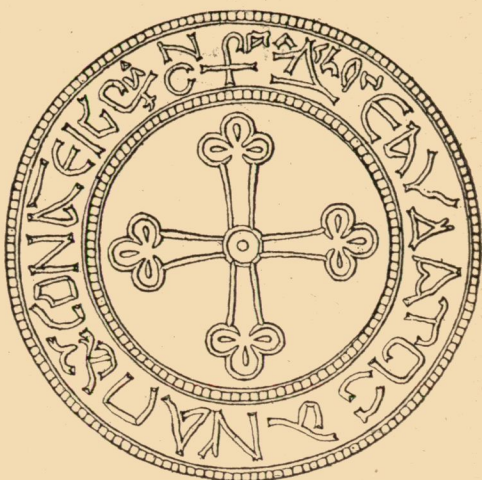
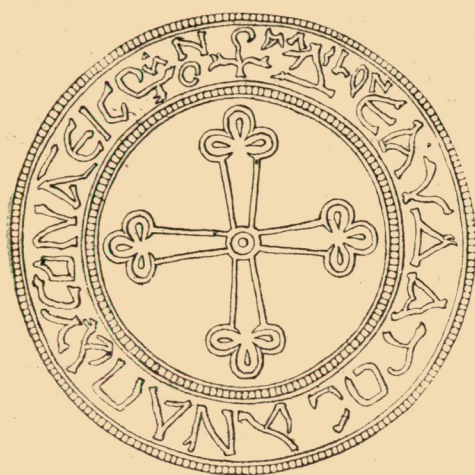
ouiğ. *tatum* ~ *tolum* « arme ».

alt. *tat* « rouille » tchag. *tot*.

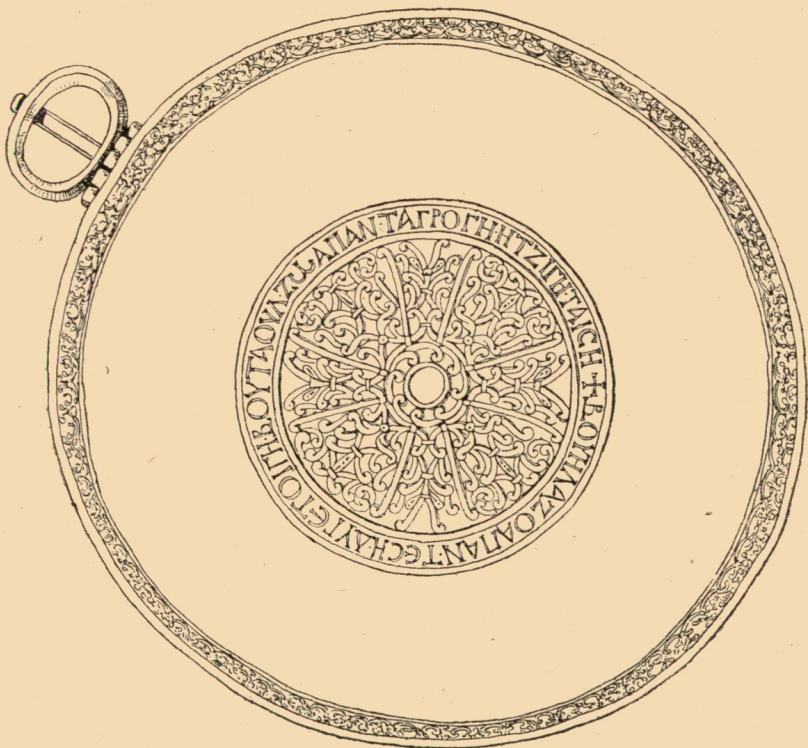
osm. *dalγa* « vague » ~ tel. *tolγn*.

(22) Communication verbale de M. J. Moravcsik.

(23) Dvornik, *Bulletin de correspondance hellénique*, t. III (1928).



L'inscription grecque sur les coupes n^{os} 9 et 10.



L'inscription petchénière en caractères grecs sur la coupe 21.

byzantin d'origine inconnue est appelé chez *Prokopē* Σίττας²⁴ et Τζίττας²⁵, chez *Malalas* Τζίττας²⁶ et Ζίττας²⁷. On trouve le nom du prince turk *Džünejd* dans certaines sources byzantines sous la forme de Τζινέιτ²⁸ et Ζουνζίττας²⁹.

Je lis le groupe οαρωα dans ZOΑΠΙΑΝ ~ ΖΩΑΠΙΑΝ comme *a*. Il n'est guère probable (du reste personne n'a encore émis cette hypothèse), que nous soyons ici en face de deux voyelles ou d'une diphtongue. L'*z* ne peut désigner qu'un *a* (la leçon *ä* ne peut guère entrer ici en ligne de compte), tout au plus un *o*, mais en aucun cas un *u* (ceci ne serait plus une notation rare mais fautive). L'omicron représente en général les voyelles *o* et *a* chez notre artiste. Il peut désigner aussi un *u*, mais cette dernière leçon est inadmissible dans le cas présent à cause l'*α* : l'alpha ne peut jamais entrer dans une graphie désignant un *u*. Le mot ZO(Ω)ΑΠΙΑΝ n'a donc rien à faire avec le slave *župan*. C'est aussi l'avis de M. Fehér : « L'identité généralement admise de ZOΑΠΙΑΝ, ΖΩΑΠΙΑΝ = ζῆπαν, *župan* ne me paraît nullement évidente, du moins, je n'arrive pas à justifier la transcription de l'*u* par OA, ΩA »³⁰.

Il s'agit ici d'un mot turc, comme du reste pour tous les autres mots de l'inscription. Et s'il en est ainsi, la lettre ζ du mot ZO(Ω)ΑΠΙΑΝ ne peut représenter qu'un *dž* ou un *č* puisque le son *z* ne se rencontre jamais en turc à l'initiale.

L'hypothèse que cette inscription nous donne réellement les noms de *Boila Čaban* est péremptoirement vérifiée par les inscriptions runiques du trésor dont je m'occuperai plus loin.

En outre, je ne peux pas admettre l'explication donnée par Thomsen au sujet de TECH = TAICH = *täsi*. Thomsen croyait que ce mot était une forme jusqu'alors inconnue de *täpsi* « petit plat ». Je ne trouve pas vraisemblable cette hypothèse et j'identifie le mot

(24) Ed. Haury, t. I, p. 58¹⁶ et pages suivantes.

(25) Ibid., t. III, pp. 2, 96²⁰.

(26) Ed. Bonn., p. 465⁹.

(27) Ed. Bonn., p. 470¹³.

(28) Dukas, éd. Bonn., p. 80¹⁴ et pages suivantes.

(29) Laonikos, éd. Darkó, t. I, p. 191²³.

(30) *Les Monuments de la culture protobulgare*, p. 125.

en question avec *tas-y* « sa coupe ». La possibilité d'une explication de l'inscription par le mot *tas* n'a pas échappé à Thomsen, mais il a délibérément écarté cette hypothèse³¹ à cause de la différence de vocalisme. En outre, il jugeait invraisemblable que le mot *tas*, d'origine arabe, se rencontrât de si bonne heure dans une langue turque. Mais en même temps, il ne manque pas de se poser la question de savoir si la dénomination *tas* ne convient pas mieux à l'objet que le nom *täpsi*.

Commençons par répondre à cette dernière question. Il serait oiseux d'énumérer les différentes significations des mots *tas* et *täpsi*. En général, les deux termes signifient à peu près la même chose, les sens des noms turcs désignant la vaisselle étant très peu fixes. Néanmoins l'osmanli : *ältyn, gümüş tas*, « coupe à boire en or ou en argent » (Radloff Wb.) prouve qu'au point de vue sémantique on ne peut rien invoquer contre l'hypothèse que la graphie en question représente le mot *tas*, puisqu'en effet c'est bien une coupe en or que nous avons sous les yeux.

On ne peut pas non plus considérer comme un obstacle le fait que *tas* est un emprunt du turc à l'arabe. Le turk a possédé des mots d'origine arabe dès le VIII^e siècle, époque où des unités ethniques turques sont entrées en rapports plus intimes avec l'Islam. Les Petchénègues dans leur habitat antérieur décrit par *Ibn Rusta* et *Al Bakrî*, avaient été en contact avec des peuples turcs qui étaient en relations étroites avec la civilisation de l'Islam et dont la langue s'était enrichie (surtout par l'intermédiaire des Persans) d'éléments arabes. Dans le premier quart du X^e siècle, une partie des Petchénègues est même allée jusqu'à se convertir à l'Islam³², ce qui n'aurait pu se produire s'ils n'avaient pas fait connaissance au préalable de la civilisation musulmane. Du reste, il est hors de doute que le mot *tas* n'appartient pas au nombre des emprunts récents. Selon Radloff, il existe en osmanli, dans les dialectes de Crimée, de Tioumène et de la Tobol;

(31) *Samī Afh.* t. III, p. 345, note.

(32) Marquart, *Streifzüge*, pp. 72-73.

selon Pröhle³³, dans le karatchaï du Caucase également.

Mais c'est le problème du vocalisme qui est particulièrement important. Cependant cette difficulté n'est pas impossible à vaincre. Je renvoie avant tout au nom petchénegue du fleuve Oural : *Jäjyq*³⁴, qu, en face de la forme *Jajyq* propre aux autres dialectes, prouve que le changement $a > \ddot{a}$ n'était pas inconnu dans cette langue³⁴. Dans mon étude sur les peuplades turques établies en Hongrie au temps des Árpád (*Árpádkori törökjeink*) j'ai démontré que la langue petchénegue est étroitement apparentée au coman de Hongrie et à la langue du Codex Cumanus. Ces dialectes accusent, dans certains cas, le changement $a > \ddot{a}$, surtout si la voyelle est en contact avec un j ou un č. On observe le même phénomène dans le turc de la Volga où il arrive même que *a* ou *ä* primitifs passent sans aucune cause apparente à *ä*, surtout dans les mots d'emprunt. On a donc le droit de supposer en petchénegue une forme *täs* ayant le sens de « coupe ».

Enfin, je ne parviens pas à voir dans l'inscription cette belle construction syntaxique que Thomsen a prise pour base de son analyse. Les mots *dügätügi* et *tayruyy* sont des noms verbaux en *k*. Ils jouent dans la phrase un rôle passablement indépendant. On ne peut pas les mettre en rapport étroit avec *täsi*, ou *ičigi täsi*. Pour moi (comme il ressort de la traduction que j'en donne), j'y vois une construction plus lâche.

En revanche, ce qui est le plus important, l'explication que donne Thomsen des formes *dügätügi* et *tayruyy* et dont je me suis d'abord un peu méfié, me semble maintenant parfaitement juste. Or le sens de ces deux mots est si important que l'interprétation de toute l'inscription en dépend. Brockelmann, dans son mémoire intitulé « *Mahmud al-Kāšgharis Darstellung des türkischen Verbalbaus* »³⁵ s'occupe aussi des noms verbaux en *-k*, *-q*, et dans les exemples qu'il produit on peut observer que ces formes sont généralement em-

(33) KSz., t. X, p. 137.

(34) Konstantinos Porphyrogennetos, *De adm. imp.*, p. 37.

(35) KSz., t. XVIII, pp. 33-54, 40-45.

ployées de la même façon que dans l'inscription petchénegue. Des exemples comme *anyr jük kötrüki kör* « regarde comme il porte le fardeau », ou *anyr suv kăčrüki kör* « regarde comme il traverse l'eau », forment des pendants parfaits de notre *taγruγy*. L'inscription doit donc être traduite comme suit :

« La coupe de Boila Čaban, elle a été exécutée sur son ordre. Botaül Čaban en a fait faire la boucle. C'est sa coupe à boire » :

Dans cette inscription, il n'y a pas une seule particularité phonétique caractéristique du bulgare, en revanche, le *d* initial³⁶ et la façon dont *-k-*, *-q-*, intervocaliques sont représentés indiquent nettement un autre dialecte, en l'espèce le petchénegue-coman. Malgré la brièveté de notre inscription, ce dernier traitement est abondamment représenté : deux *-g-* (< *-k-*) dans *dügä-tügi* (< *tükätüki*), deux *-γ-* (< *-q-*) dans *taγruγy* (< *taqruqy* et le *-g-* de *ičigi* (< *ički*). Le changement *k* > *g*, *q* > *γ* peut être constaté avec certitude dans la langue de notre inscription alors que le bulgare, selon le témoignage des mots d'origine bulgare du hongrois³⁷ et du nom de tribu *Ῥαυραρῆς*³⁸, a gardé le *k*, *q* du turc commun. Par contre, une des innovations les plus importantes des langues petchénegue et comane est que *-k-*; *-q-* intervocaliques y sont devenus *-g-*, *-y-* (> *-j-*).

II. Les inscriptions runiques³⁹.

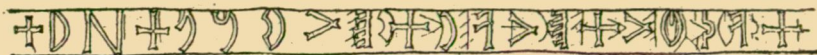
Le troisième groupe des inscriptions trouvées sur les vases d'or de Nagyszentmiklós est formé par celles qui sont notées dans une écriture inconnue. Treize des ob-

(36) On n'a aucune raison pour supposer l'existence d'un *d* initial en turc bulgare. Les exemples de Mikkola : *davšan* et *doxs* sont plus que suspects (*Journ. Soc. Finno. Ougr.*, t. XXX, 33, pp. 11, 12). Dans le petchénegue-coman, le *d* initial, sans être très fréquent, n'était pourtant pas rare. Dans le Codex Cumanicus 6-8 mots tures commencent par un *d*, entre autres *dört* quatre (60v 25), *dyr* est (passim).

(37) Gombocz, *Bulg.-türk. Lehnwörter*, 166-67.

(38) Beschewliew; *Jb. d. Nationalmuseums*. Sofia. 1922-25, 404.

(39) Nous employons ce terme dans le sens de l'allemand *Kerbschrift* et du hongrois « rovásírás ». Bien entendu, ces écritures n'ont rien à voir avec l'écriture runique germanique.



1. (Sur la coupe n° 8. C'est la ligne inférieure qui représente l'inscription; la première ligne est la reconstruction de Hampel où il rend la première ébauche des traits de repère avec l'inscription exécutée en repoussé.)



2. (Sur la corne à boire, n° 17).



3. (Sur la coupe n° 9).

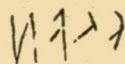


4. (Sur le hanap n° 22).

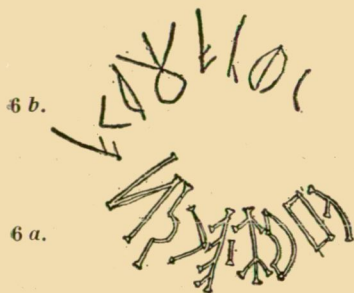


5 a.

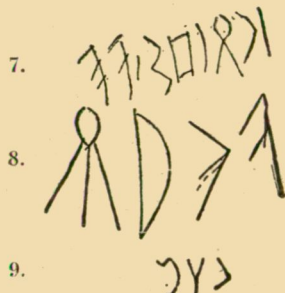
- (Sur la coupe n° 10).



5 b.



- (Sur le hanap n° 23)



- (Sur la cruche n° 6).

10 a.

(Sur la cruche n° 3).

11.

(Sur la coupe n° 15).

10 b.

(Sur la cruche n° 4).

12.

(Sur la coupe n° 16).

13.

14.

(Sur la cruche n° 5).

15.

(Sur le gobelet
n° 11).

16.

(Sur la cruche n° 2).

jets du trésor portent des inscriptions de ce genre. (Les signes qu'on voit sur la cruche 2 appartiennent visiblement à un autre système graphique). Cela fait donc en tout 18 inscriptions, dont 10, (5 b, 8, 9, 10 a, 10 b, 11, 12, 13, 14, 15) ne comportent qu'un seul groupe de lettres et par conséquent ne consistent qu'en un seul mot; sept inscriptions (dont cinq identiques) sont composées de deux groupes de signes (2, 3, 4, 5 a, 6 a, 6 b, 7), tandis que celle de la coupe 8 (1) comprend quatre groupes de caractères. (Certaines parties de cette dernière inscription ont été ébauchées d'abord à la pointe d'un stylet. Ces traits de repère — comme on peut le constater sur la gravure — ont été tracés deux fois. Lors de l'exécution définitive, l'artiste n'a pris en considération que la seconde ébauche puisque c'était celle qui correspondait à l'espace dont il disposait). Dans l'inscription n° 1 les groupes de caractères sont séparés par des croix ⁴⁰. En outre, on trouve une croix semblable au commencement et à la fin de cette inscription, de même que de celle écrite en caractères grecs, mais en langue petchénegue. Dans les inscriptions 2, 3, 4, 5 a, 6 a, les deux mots sont séparés par un petit trait vertical placé au milieu de la ligne tandis que dans la 6 b, il n'y a aucun signe de séparation, bien que l'inscription soit probablement composée de deux mots, puisqu'elle est formée par huit lettres dont les quatre premières se retrouvent dans une inscription indépendante. Les inscriptions 2, 3, 4, 5 a, 6 a, sans tenir compte de divergences insignifiantes dont nous reparlerons plus loin, puis les 10 a, 10 b, et enfin les 11 et 12 sont identiques; les 10 a et 10 b sont en outre identiques au premier mot (allant de droite à gauche) de l'inscription n° 1. Les 18 inscriptions comprennent donc 17 mots. Six sont exécutées en repoussé, 12 sont légèrement gravées. Sur le hanap 23 a, à côté de l'inscription en repoussé, on en voit une autre gravée.

Sans compter les deux signes de séparation mentionnés ci-dessus, les inscriptions comprennent 22 caractères, dont quelques-uns ne se rencontrent qu'une fois, tandis que d'autres se trouvent répétés.

(40) D'origine grecque. Voir Hampel, *Goldfund*, pp. 55-56.

On a plusieurs fois tenté de déchiffrer ces inscriptions, mais ces tentatives n'ont donné aucun résultat acceptable. Vers 1840, Jean Jerney a voulu expliquer les inscriptions du trésor à l'aide du hongrois, mais il a négligé de publier ses travaux ⁴¹. En 1866, Fr. Dietrich a tenté de les déchiffrer à l'aide de l'écriture runique germanique ⁴². Kondakow ⁴³ a pensé découvrir dans quelques-unes des inscriptions (n° 2, 3, 4, 5 a, 6 a) le mot grec ἐποίησεν, et deux savants bulgares Balastschew et Mladenow ont poussé, inutilement d'ailleurs, leurs recherches dans ce sens ⁴⁴. Cette idée peu heureuse s'est du reste présentée aussi à l'esprit de Hampel, naturellement, sans conduire à une explication admissible. Il a interprété l'inscription 1 de la façon suivante :

+ EQOV + XVEC + VAPI + ND = Ἐτυχέης ὕδρι

N (omine) D (omini) ⁴⁵.

K. A. Fischer a essayé de les expliquer à l'aide de l'écriture runique hongroise ⁴⁶. On a cherché plus d'une fois la solution du côté de l'alphabet turk ancien (Géza Nagy indique cette possibilité dès 1895, dans l'*Histoire Millénaire*, p. CCCXXXIII) : vers 1909 un savant hongrois anonyme, dont la théorie a été exposée par Thomsen ⁴⁷, puis en 1915 MM. Gy. Mészáros ⁴⁸ et G. Supka ⁴⁹.

M. Fehér considère cette écriture comme bulgare ⁵⁰. Selon lui : « les inscriptions runiques trouvées sur les vases du « trésor d'Attila » doivent être considérées

(41) Cf. *Magyar Hajdan és Jelen*, 1847, p. 5; Hampel, *Goldfund*, p. 5.

(42) *Runeninschriften eines Gothischen Stammes auf den Wiener Goldgefässen des Banat* *Fundes*. Germania, t. XI, pp. 177-209. Voir Thomsen, *SamlAfh.* t. III, pp. 330-31.

(43) *Geschichte und Denkmäler des Byzantinischen Emails*, p. 40.

(44) Mladenow, *UngJbb.* VII (1927), 31 ss. où l'auteur soumet l'inscription turque examinée par Thomsen à une révision peu probante. Mladenov, *Jahrbuch des Nationalmuseums*, Sofia (en bulgare) 1922-23, pp. 262-80, v. G. Il'inskiij, *Vestnik Naučnogo Obščestva Tatarovedenija*, n° 8 (1928), p. 123 ss.

(45) *Goldfund*, p. 68.

(46) *A hun-magyar irás és annak fennmaradt emlékei* (1889), pp. 40-59.

(47) *SamlAfh.*, t. III, pp. 331-32.

(48) *Ethnographia*, t. XXVI, pp. 1-21.

(49) *Archaeologiai Értesítő*, t. XXXV, pp. 50-64; t. XXXVII, pp. 8-86.

(50) *Mon. Cult. Protobulg.*, pp. 155, 157. Il y a encore quelques autres tentatives tout à fait aventureuses que je me dispense de mentionner.

comme des monuments de l'écriture bulgare ». « Dès maintenant, on peut constater que les inscriptions de l'Orkhon et du Iénisséi, les caractères runiques proto-bulgares [c'est-à-dire certains signes dans le genre des tamgas, trouvés sur des pierres de construction, etc...], l'écriture hongroise ancienne et les inscriptions runiques du « trésor d'Attila » contiennent beaucoup de caractères analogues ».

L'échec de toutes ces tentatives doit être attribué à l'erreur de méthode que l'on a commise en voulant déterminer la valeur phonique des signes du trésor en fonction de leur ressemblance avec ceux d'autres alphabets. Or, comme les lettres des alphabets examinés à cet effet ne sont jamais nettement identiques à celles du trésor, on en a été réduit à fixer arbitrairement, sur la base d'assimilations douteuses, la valeur des signes runiques en question. Il va sans dire qu'un pareil procédé ne peut donner de résultats utiles. A côté de cette erreur fondamentale, il est moins important de constater que ces tentatives d'explication ont eu recours à une profusion de formes hypothétiques qui ne résistent pas à l'examen critique ⁵¹.

Pour illustrer cette méthode, qu'il me suffise de présenter ici les explications données par MM. Mészáros et Supka, au sujet d'une courte inscription. Je m'y sens en quelque sorte moralement obligé, d'autant plus qu'il s'agit des tentatives les plus récentes, et qui, au moins dans leurs grandes lignes, cherchent la solution dans la bonne voie.

L'inscription en question est la suivante :

W1>>

En lisant ce mot de droite à gauche, M. Mészáros identifie chacun des signes avec les lettres turk suivantes > = turk *ä*, > = turk *o*, *u*, *1* = t. *ä*k, W = t. *ü* *ö*, *ü*. Il lit l'inscription comme suit : *ič uk ü*; *ič* signifie « bois », *uk* signifie « entends, comprends ». Il complète *ü* en *üj*, (ce qui est inadmissible) et il l'identifie au mot téléoute *öj* « temps, mesure ». Il traduit le tout : « bois [mais] sache [garder] la mesure ». Cette

(51) Cf. Thomsen, *SamlAfh.*, t. III, p. 329 ss.

traduction est plus que libre, puisque les lettres que M. Mészáros croit trouver ici, donneraient tout au plus *ič uk ü*, ce qui, à la rigueur, pourrait signifier « bois, entends ». Malheureusement cela n'a pas de sens, sans compter qu'il subsiste un *ü* inexplicable. (Il faut en outre observer que le téléoute *ōj* « temps » est une forme récente à laquelle en turk et en ouïgour correspond la forme *öd*).

M. Supka lit la même inscription de gauche à droite. Ce seul procédé retire à son explication toute base solide, puisque, d'habitude, il lit ces inscriptions de droite à gauche. Il identifie les signes aux lettres turk suivantes : *ñ ñ ö, ü, ı k, ı s, ı g*, et lit : *üksüg*, ce qui signifierait, selon lui, « bris, brisure ». Pareil mot turc n'existe pas. Supka le fait venir de koib. *ük-* « se ruiner », kirgh. *ük-* « écraser, moudre ».

En face de ces tentatives, Thomsen a déjà indiqué la voie à suivre. C'est en négligeant tous les alphabets qu'on pourrait supposer apparentés; c'est par pure spéculation qu'il faut déterminer la valeur de ces lettres..

Moi aussi je me suis assez occupé de ces inscriptions avant de réussir à les déchiffrer. Pourtant j'y suis parvenu par une voie ancienne et simple.

On sait que dans l'inscription turque en caractères grecs figurent deux noms de personnes : *Bojla Čaban* et *Botaul Čaban*, leçon que je me suis efforcé de motiver plus haut en détail. J'ai cherché ces deux noms dans l'inscription runique; je n'ai pas eu à chercher longtemps; j'ai été frappé tout de suite par les deux premiers mots lus de droite à gauche⁵² de l'inscription n° 1 : *+)>1>1+>0>1+* qui se laissent aisément interpréter comme *Bojla Čab^{an}*⁵³ (la croix ne servant qu'à marquer la séparation des deux mots). Par conséquent, les inscriptions 10 a 10 b sur les cruches 3 et 4 : *>0>1* doivent être lues *Bojla*; elles désignent le propriétaire

(52) L'inscription 1 prouve préemptoirement que tous ces textes doivent être lus de droite à gauche, puisque les tracés de repère de cette inscription vont de droite à gauche (Voir la gravure p....). Hampel, *Goldfund*, p. 66, note 2.

(53) Les petits caractères au-dessus de la ligne indiquent les voyelles non notées dans l'original. De pareilles voyelles non écrites sont caractéristiques pour presque tous les systèmes graphiques turcs.

de ces vases. Voilà une dizaine d'années que je suis parvenu à ce résultat, mais lorsque j'ai essayé d'appliquer aux autres inscriptions les valeurs phoniques déduites de la sorte, je n'ai obtenu aucun résultat satisfaisant. J'ai cherché des noms et des titres, mais elles se sont montrés rebelles à toute investigation.

Au mois de novembre 1931 j'ai lu la belle publication de MM. Kai Donner et Martti Räsänen : « *Zwei neue türkische Runeninschriften* »⁵⁴, où il s'agit notamment d'une petite inscription en caractères turk qui figure sur le disque d'un fuseau. Elle doit être lue : $q^a d^{1u} r^{1u} q$ $^{a} \gamma^{u} r^{1} \check{c}^a q$, c'est-à-dire « fusaïole », elle ne désigne donc pas autre chose que l'objet même qui la porte. Devant cet exemple je me suis souvenu d'autres inscriptions similaires qui se trouvent dans Radloff⁵⁵ : celle d'un miroir métallique ainsi conçue : *Küd Aruq Bäk küzküsi* « le miroir de *Küd Aruq Bäk* » ; un autre autre miroir porte : *Er A₇qas Töšäk (?) küzküm üzük* « Er A₇qas Töšäk mon miroir ? ».

J'ai immédiatement pensé aux inscriptions runiques du trésor de Nagyszentmiklós. Puisque dans l'inscription en caractères grecs figurait aussi l'expression *ičigi tāsī*, c'est-à-dire « coupe à boire », peut-être, en partie du moins, les inscriptions runiques désigneraient-elles aussi les objets mêmes sur lesquels elles figurent. Je me suis mis au travail, et en quelques heures la plupart des inscriptions ont été déchiffrées.

La première inscription que j'ai réussi à déchiffrer, grâce à ce raisonnement, est celle qui porte le n° 5 b sur la coupe 10 : $\aleph \uparrow \triangleright \triangleright$. Elle comprend 5 lettres dont deux m'étaient déjà connues par le nom de *Bojla Čaban* : c'est-à-dire le second signe (toujours lu de droite à gauche) *a*, et le troisième *b*. L'inscription se trouve sur une coupe de forme plate. Le mot turc *tabaq* m'est venu immédiatement à l'idée, mot dont le sens « plat, coupe », convient parfaitement à l'objet. Dès lors — d'abord hypothétiquement, plus tard avec pleine certitude — j'ai reconnu la valeur de $\triangleright = t$, et de $\aleph = N = q$. (Ce dernier figure sur les inscriptions 2,

(54) Helsingfors, 1931, *Journ. Soc. Finno-Ougr.*, t. XLV, p. 7, 1 g.

(55) *Altürk. Inschr.*, p. 346.

3, 4, 5, 6 a deux fois N, trois fois M, les deux caractères désignent donc le même son). Le mot *tabaq* existe, d'après Radloff, dans le dialecte de Kazan, en kirghiz, en osmanli, de même que dans plusieurs dialectes sibériens (alt. tel. leb., chor.). En tarantchi, il prend la forme *tabaχ*, en osmanli, en balquar et en sagaï, on a la variante *tamaq*, en osmanli le diminutif *tabadžyq* est aussi usité. Enfin, dans le *Codex Cumanicus*, il a la forme *tabac*. (Cette dernière forme est particulièrement importante à cause de la parenté étroite du petché-nègue et du coman).

Ensuite, j'ai trouvé la solution de deux inscriptions identiques, 11 et 12 sur deux petites coupes) БДΥ>1. Le groupe de lettres *ba*, c'est-à-dire le commencement du mot m'était déjà connu. Il n'y avait plus qu'à regarder le dictionnaire. Tout de suite j'ai trouvé le mot *baqradž* qui convient aux points de vue phonétique et sémantique également. La forme régulière petché-nègue doit être *bayradž*. *Baqradž* signifie en osmanli « vase de cuivre à manche », *baqrač* est, dans le dialecte de Kazan, une petite casserole à queue ou une louche à long manche. Or le mot *bayradž* figure ici sur deux petites coupes pourvues d'un petit manche. Le mot provient de ouïg. etc. *baqyr* « cuivre » qui dans le *Codex Cumanicus*, c'est-à-dire dans la langue sœur du petché-nègue prend la forme *bagir*⁵⁶; le mot *baqyr* même sans aucun suffixe désigne en kirghiz un vase à manche, plus exactement une puisette. D'autres variantes sont : karL. *bayyr*, téléoute, kuérik *paqyr*, baraba *payyr*, téléoute *paqras* « cuivre, petite coupe en fonte », et dialecte de la Tobol *baqradž* « pot de fer ».

Alors je me suis remis à étudier l'inscription la plus étendue figurant sur la coupe allongée n° 8. Elle est la suivante :

+DN+γγδ>1+)>1>1+>0>1+

Les deux premiers mots m'étaient déjà familiers : *Bojla Čaban*. De même je connaissais les trois premières lettres du troisième mot : γγδ>1 = *ča(ä)r-*, enfin la première lettre du quatrième DN = *q-*. En ce qui

(56) 60 v 2; Bang : *SBPreussAWPh.* 1912, XXI, T. II.

concerne le signe >, bien que dans les exemples que j'en avais eus jusqu'alors il représentât toujours la voyelle *a*, il est hors de doute que ce signe peut aussi être interprété comme *ä*. Dans les anciennes écritures turques on se sert d'habitude du même caractère pour rendre *a* et *ä*.

Le troisième mot et le quatrième forment certainement un syntagme attributif. J'ai donc examiné d'abord le quatrième, et j'ai trouvé *qaš* dont le sens primitif est « éminence, rive, rebord » mais qui signifie aussi en osmanli « écuelle de bois, godet » et qui, pourvu du suffixe diminutif *q* (*qašyq*), prend dans plusieurs dialectes le sens de « cuiller ». La signification originelle est sans doute « vase à rebord », donc « plat », d'où celle de « cuiller » de même que ouïg. *čam* « plat » se retrouve en osmanli sous la forme dérivée *čamčaq* avec la signification « grande cuiller de bois, vase à boire en bois ». Cf. encore : Codex Cumanicus *chasuc* « cuiller », tchag. *qašuq* « cuiller de bois »; kirgh. karL. *qasyq* « cuiller » kart. *qašu* χ id., tel. bar. chor *qažyq* « grande cuiller de cuisine » et sous une forme apophonique : tar., Turkest. or. *qošuq* « cuiller »; kaz. *qašajaq* « ustensile de cuisine » que Radloff décompose en *qašyq* « cuiller » + *ajaq* « coupe ».

L'attribut de *qaš* « plat » n'était pas non plus difficile à trouver, ce n'est autre chose que ڭڭڭڭ *čäriz* connu en osmanli et en tchagataï sous la forme *čäräz*. (L'alternance *ä~i* n'est pas rare dans des cas pareils). Le mot *čäräz* signifie en osmanli « douceurs, friandise, dessert, légère collation »; en tchagataï⁵⁷ « sec, léger; quelque chose à manger, fruits, raisins secs, raisins de Smyrne, figes ».

L'inscription entière se traduit donc : « l'assiette à dessert de Bojla Čaban »⁵⁸.

(57) Šejx Sulejman, éd. Istanbul.

(58) L'absence du suffixe possessif est surprenante; les deux désignations (nom du propriétaire, nom de l'objet) ne sont reliées que d'une façon fort lâche, mais ce phénomène s'explique si l'on considère que certains vases ne portent que le nom du propriétaire, d'autres celui de l'objet, tandis que sur la cruche 5 figurent, et le nom du propriétaire et la dénomination de l'objet. La traduction littérale de l'inscription serait : Bojla Čaban. Assiette à dessert.

J'ajoute encore que selon Zenker *čärüz* désigne des sucreries servies sur de petites assiettes⁵⁹.

En Russie, non loin de Poltava, on a trouvé en 1912 un trésor qui présente beaucoup de traits communs avec celui de Nagyszentmiklós⁶⁰. Ce trésor contient aussi un plat d'argent dont les dimensions correspondent à notre plat et que le comte A. Bobrinski⁶¹, dans son article sur ce trésor désigne comme « *serebrannaja vaza dlja fruktov* », c'est-à-dire « plat à fruits ».

La lecture des caractères de cette inscription est confirmée par celles des autres inscriptions, excepté celle du signe $\nu = \text{š}$, qui est toutefois assurée par le contexte.

Ensuite j'ai procédé au déchiffrement de la petite inscription 9 qui se trouve, avec deux autres, sur *la cruche 6*. Elle ne comprend que trois caractères dont chacun nous est déjà connu; cette circonstance lui confère une importance singulière, puisque, si les résultats acquis sont justes, ces lettres ne peuvent être interprétées que d'une seule façon. Cette inscription est $\gamma\gamma$. La première lettre peut signifier un *a* ou un *ä*, mais ici *a* seul est possible, étant donné que la seconde lettre est un γ qui exclut la voyelle *ä*. La troisième est un *i*, c'est-à-dire ici, en contact avec le γ vélaire, un *y* vélaire. L'inscription se lit donc *ayy*. Le signe consonantique se trouvant entre deux voyelles, il n'y a rien à suppléer. *Ayy* est un vieux mot turc bien connu qui signifie « généreux », puis « joyaux, objets précieux, trésor, richesse, don, cadeau »⁶².

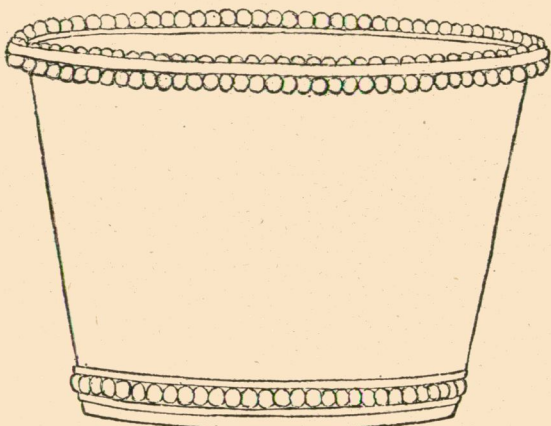
(59) *Dictionnaire turc-arabe-persan*, s. v. *čärüz*.

(60) « Certains objets (corne à boire, hanaps) sont identiques au point de vue de la matière et de la forme, mais le trésor de Poltava est plus riche, il renferme certains types d'objets (pièces de monnaie, boucles de ceinture, pièces de harnachement, étriers, etc...) qui manquent dans le trésor de Nagyszentmiklós. Néanmoins les particularités techniques, les combinaisons de motifs, accusent une affinité très nette avec la culture métallurgique de Nagyszentmiklós; les éléments contradictoires manquent ». Communication de M. N. Fettich.

(61) *Doklady, čitannyje na Londonskom Meždunarodnom Kongressě Istorikov v martě 1913 g.* (= *Materialy po archeologii Rossii*, n° 34), Petrograd, 1914, p. 112, pl. V.

(62) Radloff *Wb*; Thomsen, *Inscr. de l'Orkhon*, pp. 167-68; Radloff, *Altürk. Inschr.* NF., p. 160; Thomsen, *Turcica*, pp. 67-68; Thomsen-Schaeder, *ZDMG*, Nr., t. III, pp. 141-42; Brockelmann, *Mitteltürk. Wortschatz*, s. v.; Radloff-Malov, *Uig. Sprachdenkm.*, p. 260.

la troisième est inconnue, la quatrième un *n*. J'ai soigneusement passé en revue toutes les formes turques qui peuvent entrer en considération ici. Il s'agit surtout de déterminer la valeur du signe *ʒ*, qui ne peut représenter que *g*, *ɣ*, *m*, *d*, *v*. Il ne peut pas désigner une voyelle puisqu'il est précédé d'un *a*, *ä*. Le *p* n'est sûrement pas fréquent à l'intérieur d'un mot petchénegue, tandis que les signes des autres consonnes sont déjà connus. Si l'on examine la partie du lexique turc qui peut entrer en considération, on se voit pour ainsi dire forcé de se décider pour le thème *sävin-* «être content, se réjouir», et quant au mot entier, il ne peut être que *sävinüg* «joie», dérivé fréquent de *sävin-*. Cette hypothèse s'est vérifiée par les inscriptions 13 et 15.



Son pendant (Gobelet n° 12), ne porte pas d'inscription
Gobelet n° ii. Inscription : *san* «une sorte de vase».

Sävinüg est un nom de femme qui appartient au même groupe sémantique que le nom latin *Laetitia* ou les noms de femmes turcs *Ögrünč Tigin Tängrim* (*Ögrünč* = joie)⁷⁰. Un autre dérivé de *sävin* : *sävindž* est un nom fréquent d'hommes et de femmes. La seconde partie de l'inscription, c'est-à-dire 𐰽𐰺, se rattache au mot *bičä* (< *bīčä* < *bej-čä*), qui, dans le dialecte tara signifie «femme», en karaïm (L.) «reine». Les autres

(70) Sur le tableau d'un donateur dans A. v. Le Coq, *Chotscho*, pl. 30.

verture large, évasée », comme par exemple le nom de peuple *qara qalpaq* n'est pas « bonnet noir », mais « peuple au bonnet noir ». Ou bien pour citer un exemple très important au point de vue de l'explication que je tente, le sens primitif du tchagataï *qabaqulaγ* « cruche à anse, coupe à anse » n'est pas « grande oreille », mais « vase à grande oreille (= anse) ». Le mot *ārizāgis* « (vase) à large goulot » est un nom de vase du type de *qabaqulaγ* « vase à grandes anses ». On a en hongrois aussi des dénominations analogues; ainsi dans certains dialectes *orros*, *óros* signifie « cruche à bec » c'est-à-dire « qui a un nez, un bec ».

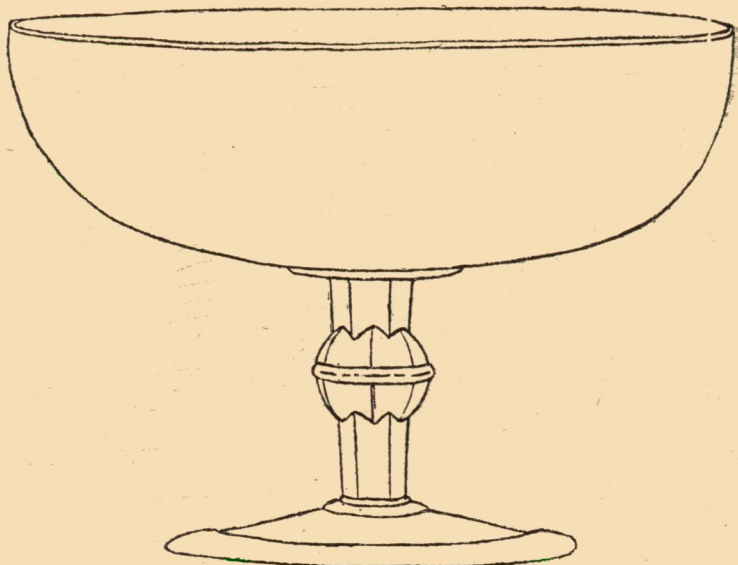
Quant à la première partie des inscriptions identiques 2, 3, 4, 5 a, 6 a, N>>11110□ dont la seconde partie forme l'expression *ič - ajaq* « vase à boire », je ne peux pas l'expliquer d'une façon entièrement satisfaisante, étant donné que la quatrième lettre ne se rencontre qu'ici et que le contexte ne permet pas de déterminer sa valeur. Il est fort probable que ce 11110□ est un nom de personne. La première lettre est un *t*, la seconde représente dans l'inscription 7 la voyelle *ü* mais peut éventuellement désigner un *u*, un *ö* ou même un *o*. Dans cette écriture petchéneque *a* et *ä*, de même que *i* et *y*, ont un signe commun, mais les matériaux dont nous disposons ne nous permettent pas de décider si le signe de *ü* désigne aussi un *u* ou un *ö* comme dans l'écriture turk, ou également *u*, *ü*, *o*, *ö* comme dans l'alphabet turc d'origine arabe. Le troisième signe est un *r*, le quatrième est inconnu, mais probablement *m*, à moins que ce ne soit l'idéogramme bien connu de l'écriture turk *oq* « flèche », auquel cas il faudrait lire *oq*, *uq*. Le mot entier serait donc *Turum* ou *Turuq* ce qui signifie « restant (en vie) »; c'est un nom de personne très répandu chez les Turcs (cf. *Turaq*, nom d'un prince petchéneque).

Quant à l'inscription 8 : 11111 (cruche 6, entre *Sävinüg b'cä* et *ayy*) et à l'inscription 6 b (hanap 23, ensemble avec *ič-ajaq*) : 111111111 composée des groupes de lettres (*ba(ä)š**, *ba(ä)š** *byl(?)n* et qui est certainement en rapport avec la précédente je n'ai pas pu les déchiffrer.

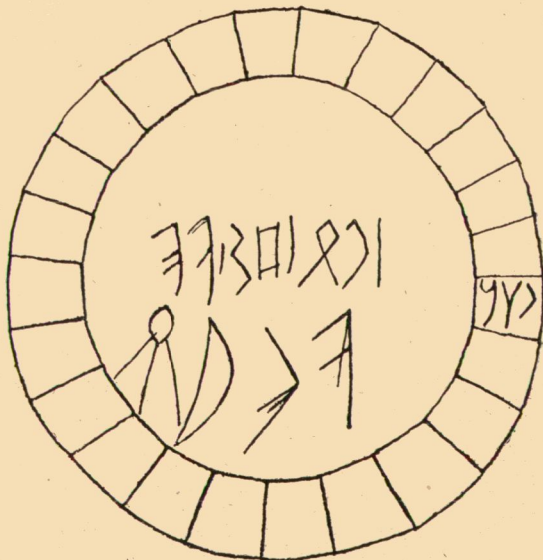
(De l'Université de Budapest).

(à suivre).

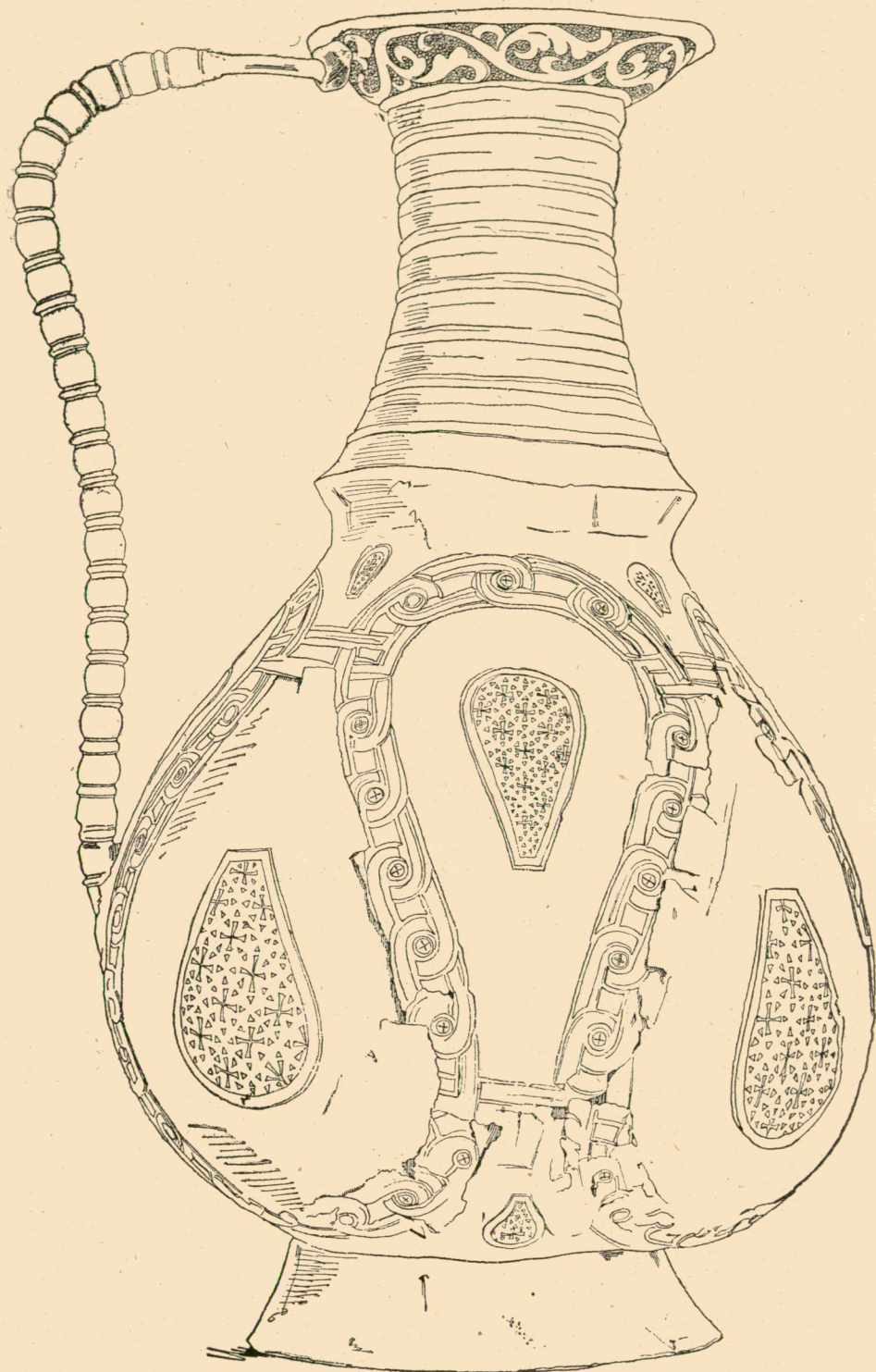
Gyula NÉMETH.



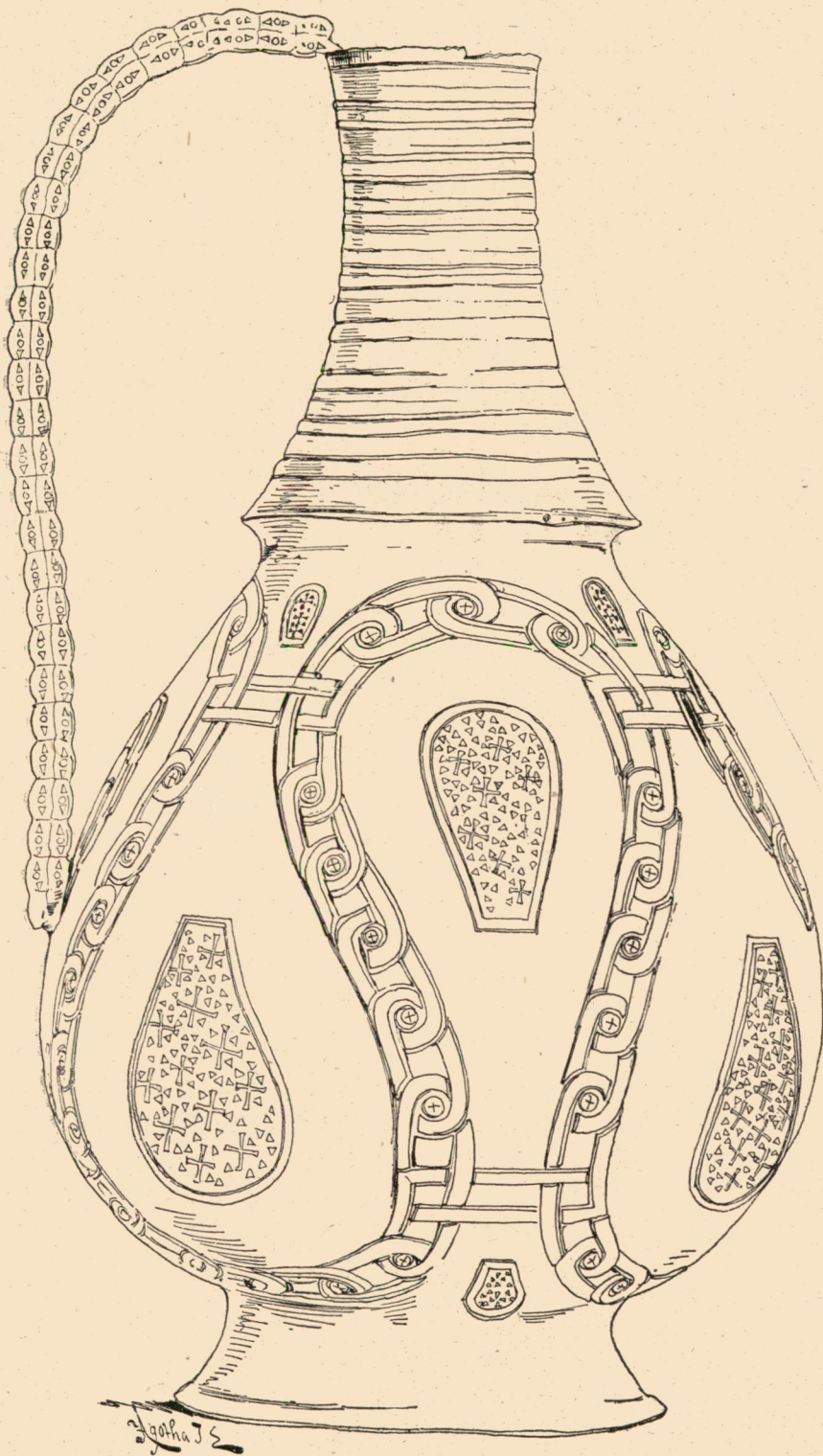
Hanap n° 22 et 23. Sur les deux : Turum ičajag « le vase à boire de Turum » et sur le n° 23 :)0Y1&D>1 (non résolu).



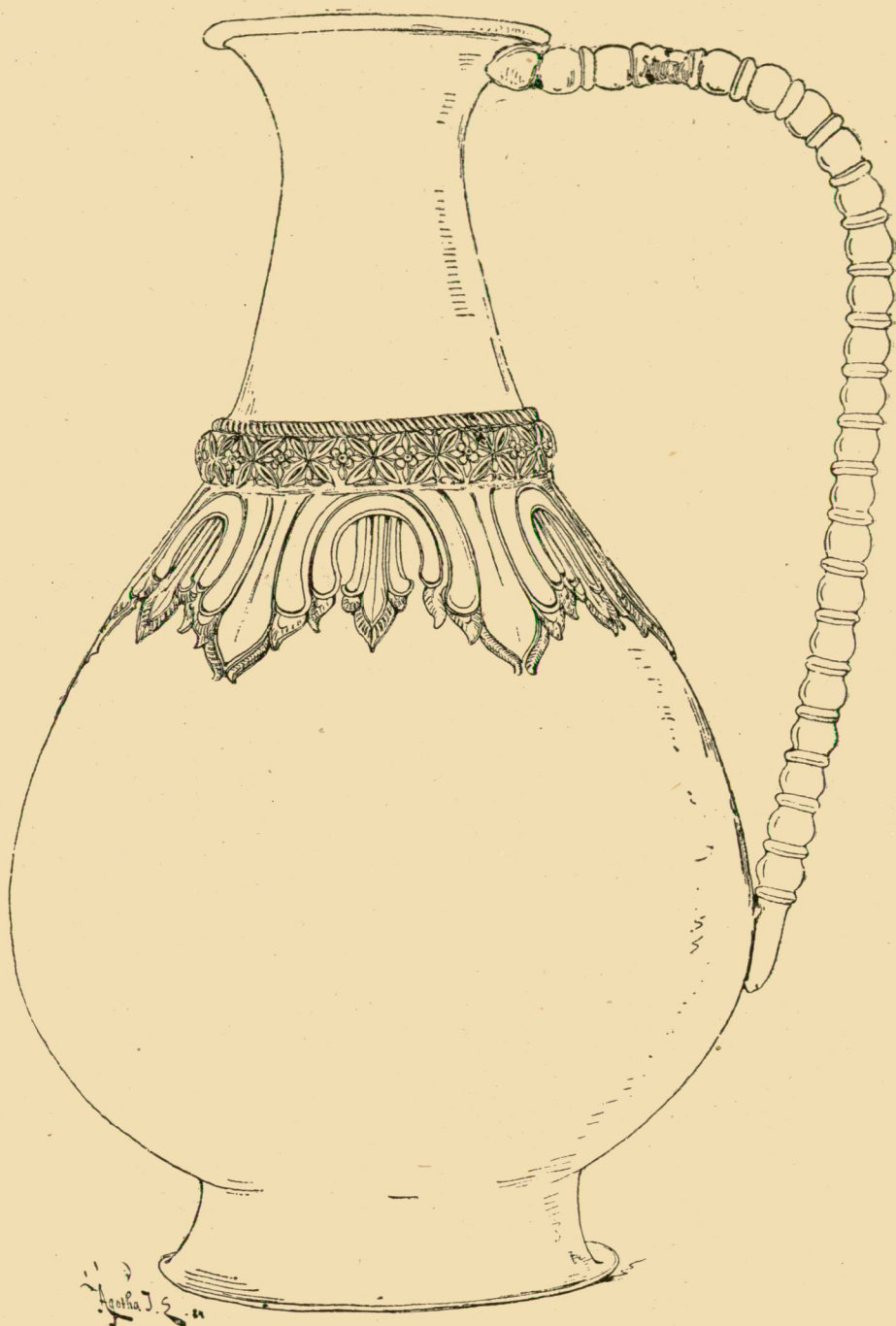
Dessin de MM. F. Fettich et T. Horváth.
Les inscriptions de la cruche n° 6 :



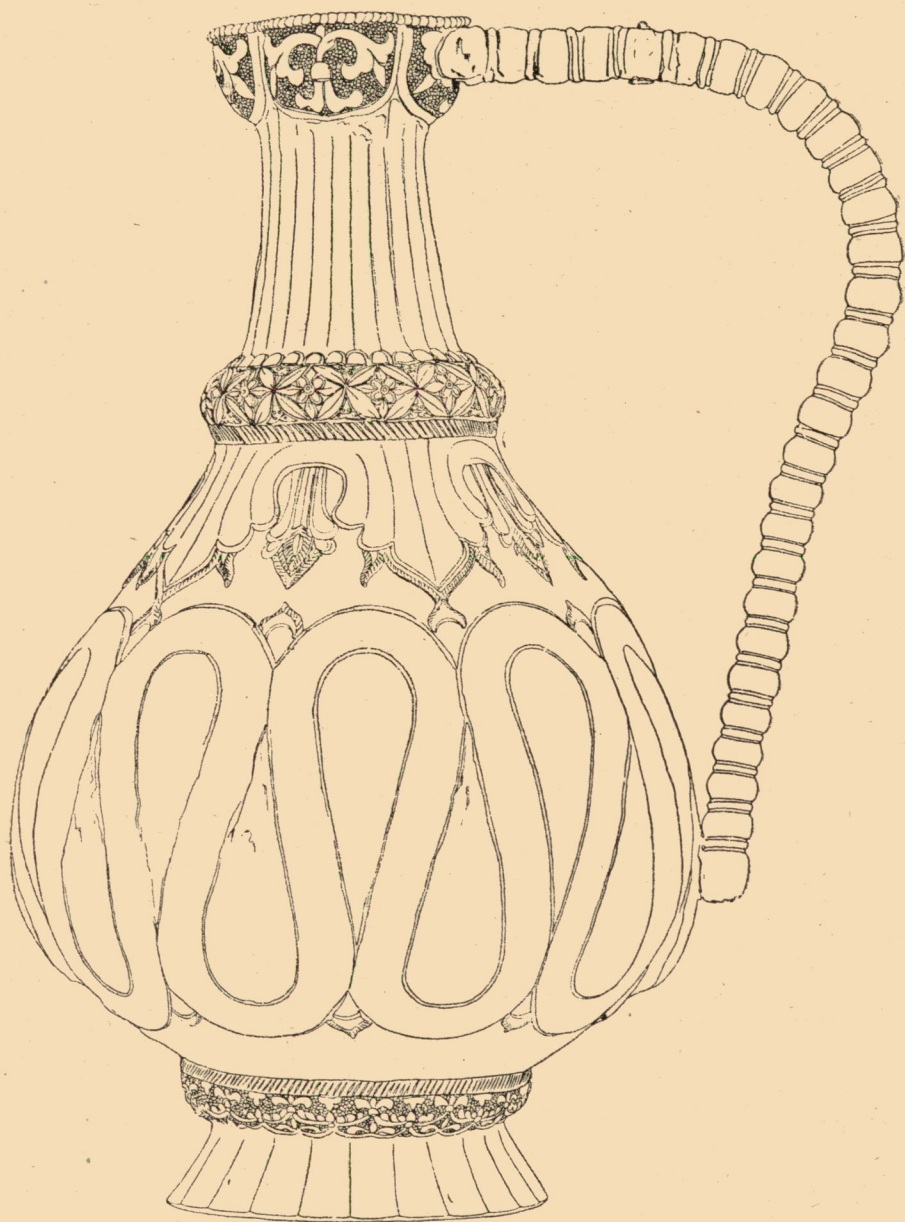
Cruche, n° 3; Inscription : *Bojla* (nom de dignité).



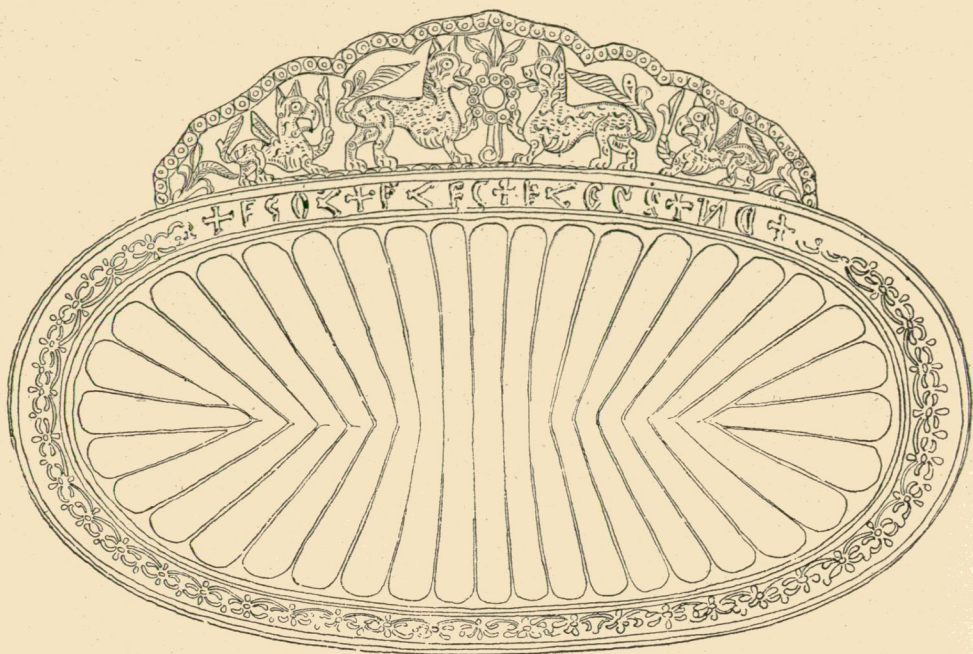
Cruche n° 4; Inscription : Bojla.



Cruche n° 5. Inscriptions : â₇izâgis « à large goulot »
et Ilbâk (nom d'une personne).



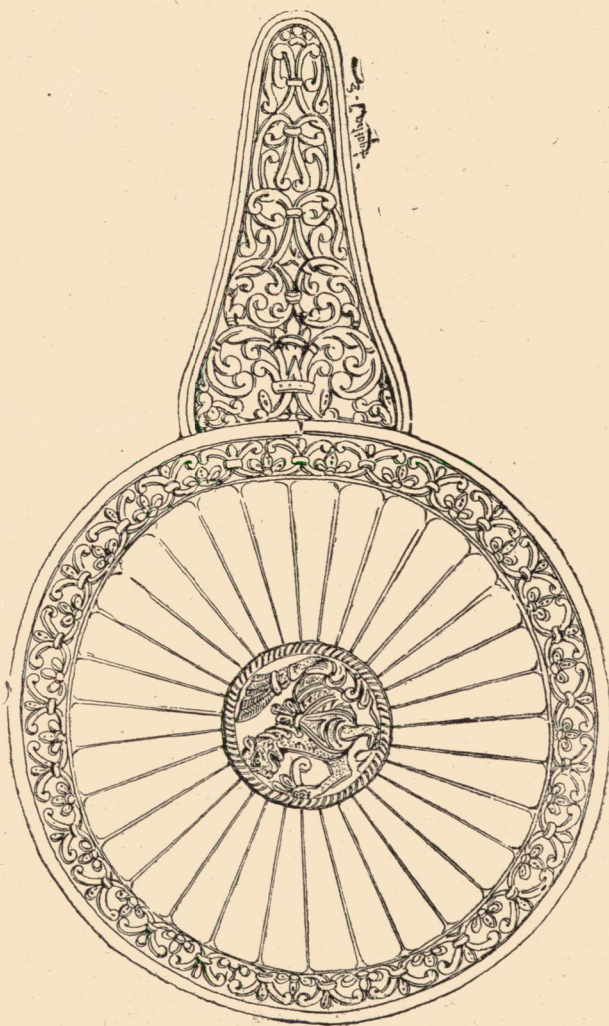
Cruche n° 6. Inscriptions : *Savinüg bivâz*
« princesse Savinug » 𐎲𐎠𐎧𐎺 (non résolu) et *agy* (trésor, cadeau).



Coupe n° 8. Inscriptions : *Bojla Ćaban ċäriz gaš*
« l'assiette à dessert de Bojla Ćaban ».

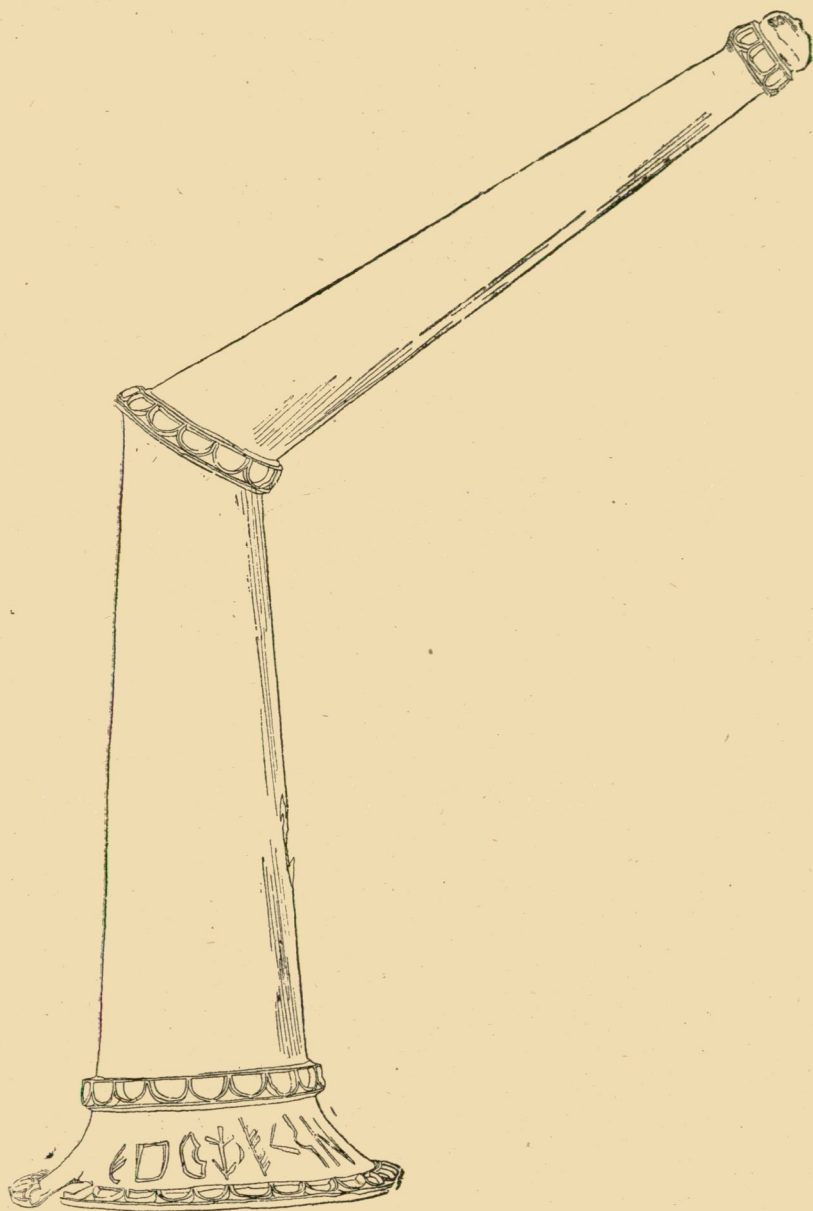


Coupe n° 10. Inscriptions : *Turum iċajag* « le vase à boire de Turum » et
tabag « coupe ». Le pendant de cette coupe, celle du n° 9, accuse la
même forme et la même ornementation, mais ne porte que l'inscription
(*Turum iċajag*). Ces coupes sont les coupes baptismales où figurent les ins-
criptions en grec.



Coupe n° 15 et 16. Inscriptions (sur les deux) :

baryadż « vase à manche ».



Corne à boire n° 17. Inscription : *Turum ičajag* « le vase à boire de Turum ».